

# Romain Rolland et l'occupant allemand 1940-1944

Selon le Journal de Vézelay 1938-1944

## Jean-Pierre Meylan

« J'ai fait valoir mes droits, dit-il avec naturel. J'ai demandé à rejoindre une division de campagne. Cette faveur m'a été enfin accordée : demain je suis autorisé à me mettre en route. » Je crus voir flotter sur ses lèvres un fantôme de sourire quand il précisa : « Pour l'enfer. Son bras se leva vers l'Orient – vers ses plaines immenses où le blé futur sera nourri de cadavres. »

C'est ainsi que le capitaine von Ebrennac prend congé de ses hôtes français avec qui il n'échangea quasiment aucune parole pendant des semaines. Vercors, *Le Silence de la mer*, publié clandestinement en 1943, et lu par Rolland, en juin 1944.

### Le journal de Vézelay 1938-1944, source capitale de la littérature diariste

Les journaux de Romain Rolland furent intégralement publiés seulement pour la période de 1914 à 1919 (*Journal des Années de Guerre 1914-1919*, 1952), mais souvent cités par les chercheurs dans des perspectives focalisées. Pour la période ultérieure, il n'y a pas de publication d'ensemble, sauf pour les années 1938 à 1944 qui fut éditée en 2012 avec grand mérite par Jean Lacoste et l'éditeur Bartillat<sup>1</sup>. L'objectif du journal était, comme en 1914, de servir de « notes et documents pour servir à l'histoire morale de l'Europe de ce temps » – objectif d'autant plus important pour cette époque que Rolland se trouvait en zone occupée par la Wehrmacht – période particulièrement douloureuse pour la France. Son journal n'a jamais été un journal intime mais un journal d'observation et de documentation personnelles très critique, aussi pour la période entre 1940 et 1944.

Ce qui fut fondamentalement différent par rapport à la période suisse de 1914 à 1918, c'est qu'alors il bénéficiait de sources d'informations non censurées. Vé-

zelay sous l'occupation est un piège, un cul de sac. Et même les séjours à Paris, qu'il emploie à fond pour renouer les contacts et faire le plein d'informations, ne compensent pas ce vide. Comme tout le monde disposant d'un poste de radio il passait son temps l'oreille collée au haut-parleur : Vichy, Paris, Berlin, mais aussi la BBC et surtout « Sottens » (Radio Suisse romande) ou « Beromünster » (Radio suisse alémanique). Souvent il était privé d'électricité ou une ampoule cessait de fonctionner et ce furent des semaines coupées du monde. Le courrier fut souvent retenu, censuré<sup>2</sup> et passait par une frontière supplémentaire, la ligne de démarcation. Il donnait beaucoup de crédit à la radio suisse où la chronique hebdomadaire de 30 minutes de René Payot (ou celle de l'alémanique Rudolf von Salis) s'efforce de rendre compte de l'actualité. Malgré ces contretemps, Rolland est relativement bien renseigné, par fois par des Allemands lors de visites de passage (Greve, Wibbel) ou par Alphonse de Chateaubriand et sa compagne Mme de Castelot. Par exemple, de « source sûre »<sup>3</sup> il apprend aussi des détails de la rafle du Velodrome d'hiver de juillet 1942. Ayant collaboré comme volontaire à l'Agence des prisonniers du Comité international de la Croix Rouge (CICR) en 1914 et 1915 il était particulièrement sensibilisé aux questions humanitaires que posait l'occupation entre 1940 et 1944. Seul un fond de pensée d'antisémitisme traditionnel vint, comme nous le verrons, à troubler son jugement – un biais peu perçu pendant l'avant-guerre, mais d'autant plus choquant entre 1940 et 1944. L'Allemagne fut au cœur de sa mission pacificatrice et médiatrice depuis 1914 et son œuvre y eut un énorme succès dans l'entre-deux-guerres. Des thèses allemandes allèrent jusqu'à déceler en Rolland un authentique héros de race germanique qui s'ignore. Il est donc intéressant de voir comment Rolland rencontra l'occupant allemand et comment évolua son at-

1. Rolland en avait légué le manuscrit à la Bibliothèque de l'Université de Bâle (comme celui du *Journal des années de Guerre 1914-1919*) où il fut décacheté par la direction en 2004. Rolland tenait à savoir ce manuscrit en territoire neutre et à l'abri d'interventions politiques.

2. En 1943, un certain Sonnendrucker à Auxerre lui avoue qu'il avait lui-même intercepté le courrier de Rolland en 1940. Rolland s'indigne du fait que celui-ci s'en vante. p. 927

3. Sans nommer les sources, Rolland mentionne que ces renseignements provenaient de la Préfecture de police elle-même.

titude.

### **Romain Rolland dans les tribulations idéologiques de 1938-1940**

Rolland fut accaparé par le mouvement antifasciste du congrès d'Amsterdam (1932) et de la Salle Pleyel orchestré par Henri Barbusse et Willy Münzenberg. Sous l'influence de sa seconde femme Marie (citoyenne soviétique avec des racines françaises, épousée en Suisse, en 1934) il fit son « pèlerinage » quasi obligatoire en URSS (en 1935, comme Gide en 1936) et se rapprocha des communistes. A Villeneuve, Rolland souffrait de plus en plus de l'atmosphère anti-communiste et le penchant des milieux officiels suisses pour l'autoritarisme, de sorte que sous le Front populaire, plus libre à cet égard, il prépara sa rentrée en France. En juin 1938 le couple emménagea à Vézelay, sans pour autant jamais résilier son contrat avec la Villa Olga à Villeneuve. Il voulut conserver celle-ci comme une retraite d'arrière-garde ou résidence secondaire.

Ce fut sans compter avec les tribulations des années 38-40. Bien qu'il se distança publiquement du PCF (auquel il n'avait d'ailleurs jamais adhéré) lorsque celui-ci prôna le pacifisme intégral de la France, il resta ce que l'on nommait « compagnon de route ». A la déclaration de la guerre, en 1939, il affirma sa loyauté de Français dans une lettre ouverte à Daladier. L'étiquette de « communiste » lui collait néanmoins, même après l'interdiction du parti. Révolté et indigné par le tour que prit l'évolution en France, il prit le parti de se taire dans sa retraite de Vézelay. Son mépris pour le régime de Pétain était sans appel, il ne se laissa pas leurrer par un « maréchalisme » soi-disant patriotique. Le grand public ignorait d'ailleurs longtemps où il résidait, avant que la fausse nouvelle de sa mort le révéla en novembre 1943. Ironie du sort : le 10 juin 1940, lors de l'attaque de la France, le couple se trouvait précisément à la villa Olga. Après consultation du consulat de Genève on lui conseilla de se rapatrier sur Vézelay. Même leurs amis suisses les y pressèrent, car en ce moment on donnait peu de chance de résistance à la Suisse en cas d'une attaque allemande et on misait sur un appui de la France. L'effondrement de fin juin 40 changea fondamentalement la situation : la Suisse était isolée, la France occupée et Vézelay au-delà de la ligne de démarcation.

### **L'accord Hitler-Staline de 1939 plonge Rolland dans le désarroi**

Les fronts étant clairs au début de la guerre, Rolland ne compta pas avec un revirement monumental, le coup de tonnerre de l'accord Molotov-Ribben-

trop (ou Hitler-Staline) d'août 1939 dont les clauses cachées permettaient un partage de la Pologne. Ce fut la trahison de tous les mouvements antifascistes. Alors qu'en France républicaine les communistes étaient entrés dans l'illégalité, sous la Wehrmacht ils furent ménagés, parfois même « protégés » (une question qui agite encore maintenant l'historiographie française). Le PCF dut assumer cette alliance contre-nature avec l'Allemagne et minimisa, par la suite, cette compromission. Cet « arrangement » de la Wehrmacht avec les communistes se limitait, bien sûr, au territoire français occupé et ne changea rien à la persécution des communistes dans le Reich. L'occupant traita ce ménagement temporaire des communistes avec beaucoup de discrétion, sachant qu'il s'agissait seulement d'un intermède. Avec cela, Rolland, est rapproché contre son gré, de l'Allemagne – une situation délicate qui dura un peu plus d'une année, jusqu'à l'attaque de l'URSS par la Wehrmacht en juin 1941. L'ancienne opposition des camps fut alors rétablie, les communistes purent dès lors entamer leur combat de la Résistance.

### **La catastrophe de juin 40 : Rolland dans le dilemme**

Donc, de juin 40 à juin 41, Rolland passait à Vichy comme élément pernicieux (exemple : interdiction de ses morceaux choisis dans les écoles) tandis qu'en « zone occupée », sous la férule du *Militärbefehlshaber Frankreich*, Otto von Stülpnagel, il était sous la « protection » de l'occupant en vertu de l'accord Molotov-Ribbentrop. L'état-major de celui-ci, commandé par le lieutenant-colonel (plus tard général de l'OTAN) Hans Speidel, mentionne même des facilités accordées, telles que des denrées alimentaires ou du bois de chauffage<sup>4</sup>. Ce même état-major comprenait une personnalité qui n'eut aucun contact avec Rolland, le capitaine Ernst Jünger. Les sources sur cette « protection » sont rares et discrètes puisque la Wehrmacht elle-même avait intérêt à ne pas en faire trop de cas et celle-ci relevait sans doute des préférences individuelles de certains officiers. Un cas analogue et frappant fut Pablo Picasso, qui passa la guerre en plein Paris sans qu'il ne fût incommodé, alors qu'il n'y avait pas plus anti-fasciste que lui parmi les peintres<sup>5</sup>. « Protection » ne veut pas dire acceptation de celle-ci. Rolland ne pouvait pas s'en douter et esquiva tout avantage qui l'eût mis en situation d'allégeance, comme nous le verrons.

L'*Auswärtiges Amt* (Affaires étrangères) avait installé Otto Abetz comme ambassadeur avec sa politique de rapprochement et de collaboration culturelle. Les divers instituts allemands en France, dont celui de Dijon, auraient bien voulu se glorifier d'une collabo-

4. Dans ses souvenirs, (*Aus unserer Zeit*, Berlin, Propyläen, 1977) Hans Speidel n'y fait que des allusions générales. Sa discrétion quant à nommer les bénéficiaires pourrait être expliquée par le fait qu'après la guerre, Rolland fut posthument accaparé par le bloc de l'Est, précisément l'adversaire de l'OTAN.

5. Michael Carlo Klepsch, *Picasso und der Nationalsozialismus*, Patmos, Düsseldorf, 2007.

ration de Rolland – ce qu’il déclina sans hésiter. Cette période d’affinités électives entre occupants et certains occupés prit fin en automne 1941 et l’atmosphère se détériora, à partir de 1942, avec les exécutions d’otages, la campagne à l’Est, l’emprise grandissante des SS, du SD et de la Gestapo sur la France. Rolland en note dans son journal des indices glanés au fil de ses contacts avec les Allemands.

Il y a deux versants dans la façon dont Rolland perçut l’occupant : celui de juin 1940 à la fin 1941 (réserve, mais respectueux et prêt au dialogue) et celui de 1942 à 1944 (déçu et désillusionné). Il faut cependant se rappeler que, contrairement à l’avant-guerre, Rolland conserva pendant la guerre un silence complet en matière politique.

### **Rolland se fond dans son pays**

En 1940, Rolland a 74 ans et il en est à sa seconde guerre, son n-ième combat politique, ses nombreuses campagnes de pacifisme, d’antifascisme etc. Le bilan est sombre, c’est la retraite. Il travaille à son *Voyage intérieur* (1942) et à son *Péguy* (1944). Plus de déclarations, plus de grands gestes publics. La désorganisation du pays pose des problèmes de survie, d’arrangements, de vexations. A son actif : il s’intègre bien dans sa Yonne et sa Nièvre, connaît ses habitants, son Clamecy et son Auxerre, ses maires et les paysans. Et ils le protègent, il est un des leurs, un de la race des *Colas Breugnon*. Vézelay piégea Rolland mais le protégea aussi de la mainmise de Vichy. Et puis Rolland étant souvent malade, il bénéficiait du soutien de la région. Il garda la nostalgie de son perchoir suisse de 1914 et rêvait de relancer un nouveau *Au-dessus de la mêlée*.

Et de ce soutien, Rolland en eut grandement besoin, car Vézelay et sa colline est à cheval sur le passage entre le bassin de la Saône et la Loire, passage stratégique pour les troupes dans leur avance en 1940 comme dans leur retraite en 1944. Les Rolland subirent plusieurs passages de troupes qui prirent quartier dans leur petite maison annexe : il observa leur comportement d’unités disciplinées, mais aussi d’autres qui saccagèrent l’intérieur. Il n’est pas libre du stéréotype qui prête aux troupes françaises une discipline relâchée et aux allemandes une discipline de fer. Souvent il est plus sévère dans ses jugements envers les notables et ses compatriotes qu’envers les autorités occupantes – une distorsion de perception bien humaine. En août 40, encore plein d’illusions, il remarque que Hitler aurait au moins eu un aspect positif, celui d’extirper l’Europe de « l’asservissement corrupteur de l’argent » (aussi une incartade contre les juifs) et pré-

parer des « Etats unis d’Europe » d’où « naîtra une France plus vigoureuse » (p.472). Il n’est pas des moindres à proférer, dans le choc, de tels excès. A la différence des « maréchalistes » il ne rêvait pas d’une renaissance ou d’un redressement autoritaire. Dans ses accès d’indignation sur l’évolution politique de la France de Vichy il va jusqu’à se faire l’avocat des « bons » Allemands contre ceux qui commettent des exactions. Cependant, dès 1942 l’atmosphère bascule et il remarque que ses rares visiteurs allemands se font plus discrets. Quiconque est autorisé circule en civil et renonce à l’uniforme, trop voyant et bientôt une cible. Les attentats ont fait resserrer les rangs des Allemands, fini le tourisme militaire individuel ou le rêve allemand : « *Leben wie Gott in Frankreich* »<sup>6</sup>.

### **Rolland et le régime nazi : Jean-Christophe héros germanique ?**

Rappelons que Rolland n’a jamais transigé sur les fascismes, italiens comme allemands et il a prêté son nom aux fronts antifascistes divers. En 1933 il refusa la médaille Goethe et explicita dans la *Kölner Zeitung* son rejet du nazisme tout en affirmant son espoir dans la pérennité de la culture allemande classique. Il resta fidèle à son attitude de 1914, attitude qu’il ne modifia jamais, même vers 1942, alors que l’occupant montra son vrai visage. On peut donc accepter cette attitude comme un invariant.

En revanche, l’attitude du régime nazi envers Rolland est moins connue. Elle se résume ainsi : en 1939, Rolland a un grand public de lecteurs en Allemagne, il est garant du pacifisme – donc pas un de ces Français revanchards –, il correspond à l’image d’un Jean-Christophe romantique, au besoin de « vies héroïques », est adopté comme un Européen et un « *Weltbürger* ». S’il n’était pas antifasciste, on pourrait le récupérer pour des missions de coopération intellectuelle franco-allemande telles qu’Abetz, Heller et la Propagandastaffel organisaient à Paris. Effectivement, les cercles philo-rollandiens allemands comportaient des « *National-Konservative* » de bon aloi (par exemple Otto Grautoff ou Georg Binding). Il suffisait d’empêcher les publications « politiques » de Rolland, comme *Quinze ans de combat*. Il n’est donc pas étonnant qu’en Allemagne on cultivait l’image d’un pacifiste, romantique et ami de l’Allemagne weimarienne et classique. L’Allemagne semble avoir tenté de « récupérer » de façon analogue le très bourgeois Thomas Mann, mais ce fut lui-même qui refusa. En 1918, il avait manifesté son nationalisme dans les *Betrachtungen eines Unpolitischen*, ce que les nazis auraient pu exploiter.

6. Dictionnaire populaire des troupes allemands „vivre comme Dieu en France“.

7. Gustav Kiepenheuer (1880-1949), fondateur de Kiepenheuer und Witsch actuels, était un grand éditeur de la République de Weimar qui fut exclu de son métier (Berufsverbot) mais survécut à la guerre en publiant des traductions et des classiques – une forme de résistance au régime (*Innere Emigration* – émigration de l’intérieur). Figurer dans son catalogue eût donc été honorable pour Rolland, mais on ne l’aurait pas compris, alors, en France.

## Publier des traductions allemandes sous l'occupation ?

Par le truchement de Rolf Greve, en qui Rolland avait confiance, l'éditeur Kiepenheuer<sup>7</sup> de Berlin proposa même de rééditer la traduction de *Jean-Christophe*, toutefois en version *ad usum delphini*, proposition évidemment rejetée. Vouloir récupérer Rolland pour l'Allemagne par une réédition du Jean-Christophe ne signifiait pas nécessairement un rapprochement du nazisme, mais d'une tentative, infructueuse, de l'opposition conservatrice, de résistance au nom du « conservatisme des valeurs ». Greve était plutôt opposant au régime, tout en étant convaincu du rôle dominateur de l'Allemagne en Europe. Il eût été risqué pour Rolland de prêter main à cette proposition qui l'aurait rapproché de la collaboration. En outre, il n'est pas clair s'il a pu déceler l'intention non-conformiste et opposante de cet éditeur.

Une autre tentative de publication à l'étranger, celle-là politiquement correcte, échoua. En juin 1941, Rolland note la visite de « Mme Vézas » de la Guilde du Livre de Lausanne. Il fut question de publier *Le Voyage intérieur* dans cette série du même nom publiée par Albert Mermoud (le livre ne parut qu'en 1949). Il fut aussi vaguement question d'en publier une traduction allemande chez l'éditeur correspondant suisse alémanique, la Büchergilde Gutenberg, avec qui Rolland avait des affinités électives, puisque cette maison, une coopérative, était de tradition socialiste antinazi et s'était séparée de son homologue allemand, nazifié, en 1933. Le directeur, Hans Oprecht, un éditeur connu pour avoir publié des auteurs allemands persécutés en exil, promut les traductions allemandes de Rolland, mais, seulement après la mort de celui-ci. Le rendez-vous suisse fut malheureusement raté, alors que beaucoup d'auteurs français – des résistants (anonymes) comme des « pétainistes » – furent publiés en Suisse entre 1940 et 1945<sup>8</sup>.

Le projet avorté d'une réédition de Jean-Christophe en allemand prit un tour cocasse : en 1941 les Allemands auraient pu exploiter le portrait assez antisémite de Lévy-Cœur (qui s'inspirerait de Léon Blum). En 1944, l'éditeur en Suède, désira supprimer le portrait de ce personnage, car trop antisémite – des censures auxquelles Rolland se refusa évidemment.

## Le Rolland antifasciste d'avant-guerre est escamoté

Rolland note au fil des visites d'Allemands que l'image qu'on se faisait de lui en Allemagne était imprégnée de *Jean-Christophe* et que dès 1933 le volet politique de son œuvre était ignoré, voire escamoté. Les officiers allemands en visite cherchaient au fond

le reflet de leur culture chez Rolland. Par exemple, le général Walter Lichel, dont Rolland note qu'il ne s'intéresserait qu'à Beethoven. Les diverses listes d'œuvres interdites par l'occupant (liste « Otto », puis « Bernhard » et leurs annexes successives) marquent assez bien l'évolution de la « température » de la collaboration culturelle. En 1940, Rolland ne figure pas dans la première liste « Otto » (pour Otto Abetz) ; c'est la période « douce » où le *Militärbefehlshaber Frankreich* et Otto Abetz pour l'*Auswärtiges Amt* protégeaient les intellectuels de gauche, dont Rolland. De l'autre côté de la ligne de démarcation, à Vichy, c'est déjà l'anathème, du moins pour les spicilèges de textes de Rolland dans les manuels scolaires, sur lesquels l'« Etat français » avait un impact direct. Début 1942 le ton change : Vildrac lui rapporte que des œuvres anciennes, tels que *Au-dessus de la mêlée*, *Aux peuples assassinés*, *Danton*, *14 Juillet*, *Le théâtre du peuple*, *Par la révolution la paix* et – surtout – *Quinze ans de combat*, tombent sous la coupe de l'interdit. Déjà leurs titres sont trop révolutionnaires ou républicains. Rolland remarqua ces lacunes chez beaucoup de ses visiteurs allemands entre 1940 et 1944.

## Vézelay et Rolland « valent un détour » – le tourisme militaire allemand

En juillet 40 déjà, le partage des zones à peine établi, se présente un officier Rudolf von May de Lübeck et son ordonnance Rötlich de Dresde. Tous deux sont des admirateurs du *Jean-Christophe*. Ils y voient un grand « Versöhner » (réconciliateur). Rolland remarque que tous deux ignorent le reste de son œuvre, même l'*Au-dessus de la mêlée* de 1914. Ce sont comme souvent des touristes en uniforme. La France occupée, l'invasion de l'Angleterre reportée et l'attaque de l'URSS retardée, il semble que les troupes aient des loisirs en automne 1940. Elles sont fréquentes à faire le tour de la Bourgogne, pourquoi pas passer chez Rolland ?

En août c'est le tour du commandant Fritz Boelcke (d'une famille de militaires prussiens) et du lieutenant interprète Diedenbach, professeur à Berlin. Ils sont bien plus compétents en matière de littérature et s'étonnent du fait que l'on ne trouve pas ses œuvres en librairie. En septembre c'est le général d'infanterie Walter Lichel (1885-1969) qui s'intéresse à Beethoven, mais dans la conversation Rolland est déçu des peu de connaissances de son visiteur. Grâce à Lichel le « Dr Kuby », éditeur de Berlin passe avec deux téléphonistes, dont un est sculpteur. Ils semblent avoir parlé de Thomas Mann et de Saint-Exupéry. En octobre c'est le tour d'un Rademacher qui est sur les traces de *Colas Breugnon*. Lui aussi mentionne le grand succès de Rolland en Allemagne. En novembre ce sont le

8. Malgré 22 ans de résidence en Suisse romande de Rolland, le rendez-vous avec celle-ci entre 1940 et 1944 fut presque manqué, bien que cette période fut faste pour les auteurs français publiés en Suisse. La série *Messages* publia tardivement, en 1944, sous le titre de *Domaine français*, un extrait du *Péguy*. En avril 1944, Rolland l'apprend et s'en réjouit (p. 1001). Voir: Alain Clavien, Hervé Guillotti et Pierre Marti, *La province n'est plus la province*, Antipodes, Lausanne, 2003.

médecin Dr. Mikorey, chef de clinique psychiatrique à Munich et le Dr. Neumann. Puis c'est l'interprète Ernst Goeritz qui a fait des études à Lyon et parle bien le français. Il prend des photos. En février 1941 ce sont deux sous-officiers, un certain Stebert de Halle et Pulmann de Weimar. Le 8 mars c'est la rencontre avec le capitaine Rolf Greve, et du sous-lieutenant Becker de la Feldkommandantur de Nevers, raconte avec des suites, sur lesquelles il faudra revenir. Le 4 juin 1941, alors à Paris, Rolland note : « Les Allemands sont comme chez eux. Si désireux que je sois de la réconciliation, je n'aime point cela, cette présence de la force étrangère ne dispose pas à l'amitié » (p.618).

Parmi ces rencontres anodines, il y en eut une qui sortit de l'ordinaire, car, pour une fois, ce ne fut pas un officier du « Bildungsbürgertum » éduqué, mais un auteur d'œuvres populaires et moralisantes auquel Rolland s'intéressait parce qu'il représenterait mieux l'Allemagne. En juillet 40, à peine la première vague de troupes installées, un sous-officier stationné dans la gendarmerie en face de la maison de Rolland remet à la domestique de celui-ci un « petit livre moral » : Rudolf Kinau, *Kamerad und Kameradin, Gedanken aus den Morgenfeiern*<sup>9</sup>. Rolland en est plein d'éloge : « la meilleure morale laïque que je connaisse » (p.456). Pour lui Kinau représentait le *vox populi* essentielle de l'Allemagne profonde, pas seulement celle de la Weimar classique.

Les rencontres du type occasionnel se firent désormais plus rares, car Rolland résida de juin à octobre 1941 à Paris et le 22 juin c'est l'attaque de l'URSS qui est lancée et qui accapare toute l'attention et le personnel allemand. En novembre passent encore les officiers Dinnendahl et Wibbel, tous deux en transit pour la Russie. Détail caractéristique pour l'attitude de Rolland : il refuse des aides substantielles mais accepte qu'ils s'occupent à réparer sa machine à écrire. Il veut éviter toute compromission, mais une réparation de machine à écrire est interprétée comme un « acte culturel » que l'on peut accepter de l'ennemi – du moins sous la plume de Rolland. 1942 c'est la fin du tourisme culturel et des tournées en Bourgogne, les Allemands ne se sentent plus sûrs parmi la population de plus en plus hostile. Rolland cite in extenso une lettre de Wibbel avec un vibrant hommage pour son œuvre et le souvenir qu'en tant que collégien il avait fait l'éloge de Jean-Christophe mais avait été rabroué d'avoir lu un « unbekannter Schundroman » (roman de pacotille d'un inconnu, p. 712)

### **L'état se resserre: disette, isolement, dissensions et bruits de crimes de guerre**

Rolland note au fil des jours les événements qu'un

Français moyennement renseigné pouvait apprendre, mais sa curiosité allait plus loin, son regard était aguerré par ce qu'il avait appris entre 1914 et 1918. Il enregistrait les bruits courants et en évaluait leur probabilité. Les atteintes aux droits de l'homme l'intéressaient particulièrement. Il n'a pas oublié son activité auprès de l'Agence des prisonniers du CICR en 1914. Il évaluait aussi la crédibilité des sources et en pondérait la fiabilité. Par exemple: deux habitants de Clamecy (sa ville natale à 20km) rapportent comment l'invasion s'est déroulée en 1940. Selon eux, on aurait « fusillé quinze à dix-huit soldats noirs, à qui on a fait creuser leurs tombes » (sans remarquer le caractère raciste de ce crime de guerre, p.611) . Le traitement des juifs ne lui échappe pas. La « rafle du Vélodrome d'hiver » des 16 et 17 juillet 1942 lui est rapportée « de source sûre » et même avec le détail, assez bien renseigné, que « 1700 gardiens de la paix auraient refusé ces ordres » (p.828). Roland Greve, avec qui il a des relations détendues, mais qu'il juge naïf, lui rapporte des scènes de la campagne de Pologne, comment ces fonctionnaires allemands, placides, furent choqués de ce qu'ils y virent. Il s'étonna aussi du fait que ces fonctionnaires et officiers persistaient à croire malgré tout à la « Vorherrschaft », la domination de l'Allemagne comme « puissance civilisatrice » à l'Est. Et Rolland de pousser le soupir: « Ô! vieille Allemagne, où es-tu? » (p.636). A la nouvelle de la défaite de Stalingrad: « On sent la démoralisation qui gagne le cœur des armées allemandes » (p.661). Entre janvier et octobre 1943 il passa de longs mois de maladie, soit à Vézelay soit à Paris pour se soigner. Son journal contient des lacunes ou est partiellement complété par des passages rédigés ultérieurement, d'où peu de remarques sur les Allemands et l'occupation.

### **La rencontre avec Rolf Greve, officier d'occupation et opposant**

La seule rencontre avec un occupant que Rolland approfondit et dont il accepta un avantage fut celle de Rolf Greve. Le 8 mars 1941 se présentent deux « officiers » (en fait des *Kriegs- ou Wirtschaftsrate*, fonctionnaires militarisés) de la Feldkommandantur de Nevers. Rolf Greve, chargé des affaires économiques, né en 1902, est Dr. iur, avocat à Hambourg. Becker, dont on sait peu, est « journaliste ». Les deux Allemands sont stationnés à Nevers à un point névralgique près de la ligne de démarcation qui contrôle les communications entre les zones, donc accorde les autorisations de passages (courrier, denrées, personnes). Rolland rapporte leur conversation animée et l'étonnante entente qui s'installe entre eux. Greve connaissant sans doute l'attitude anti-fasciste de Rolland révéla sans ambages son hostilité envers le régime et fit savoir qu'en 1935, suspecté, il aurait été incarcéré

9. Quickborn Verlag, Hamburg, 1940. Rudolf Kinau (1887-1975) était un chroniqueur du Plattdeutsch avec un grand public fidèle au Nord de l'Allemagne.

pendant un certain temps par la Gestapo. Les deux auraient aimé l'inviter à prononcer une conférence à Nevers, ce que Rolland déclina, car cela « serait mal interprété ». Greve se sentit investi d'une mission personnelle, celle de la réconciliation de 1918 et d'une entente dans une Europe unie, bien sûr, sous la « bienveillante domination allemande ». Greve est opposant mais ne doute (alors) pas de l'issue victorieuse de la guerre. Cette relation de franc-parler eut des suites. Rolland attendait de Greve plus que des paroles conciliantes, il exigea que l'occupant desserrât l'étau, notamment facilitât le passage de la ligne de démarcation. Et Greve d'effectuer quelques mesures concrètes de réparations de torts. Même chez Greve apparurent des poncifs racistes courants à l'époque, que Rolland dévoile. A propos des races<sup>10</sup> : « {Greve et Becker} ...ils sont frappés de trouver dans la Nièvre et dans nos pays du Centre tant de types qui sont apparentés aux types germaniques, et – naturellement le mien est, au plus haut point, nordique » (p.564).

Rolland note de façon allusive un projet pour lequel il aurait besoin de l'aide de Greve. Il s'agirait de permettre à sa sœur Madeleine un passage de la ligne de démarcation pour regagner, en passant par Lyon et Pontarlier, la Suisse et Villeneuve. Il n'en dit pas plus dans son journal, bien qu'il y attache une grande importance. Greve lui-même, dans une interview accordée au *Journal du Centre*, le 27 octobre 1966, relate sa relation avec Rolland<sup>11</sup>. Voici que rapporte le journaliste :

« Le premier lien qui l'attacha (Greve) à notre région (Le Centre) est une correspondance qu'il échangea avec Romain Rolland dans les années vingt, alors qu'il était étudiant. Cette correspondance, détruite pendant la guerre dans l'incendie de Hambourg resta unique. L'admirateur de *Jean-Christophe* perdit la trace de Rolland, mais fut muté pendant la guerre comme « capitaine » à la Feldkommandantur de Nevers pour y liquider le matériel militaire français. Bien que Greve passât comme suspect à la Gestapo, qui l'aurait arrêté trois fois, on ne put renoncer à ses services. Tandis que personne en France ne savait où se trouvait Rolland<sup>12</sup>, la « cinquième colonne Allemande », bien renseignée sur « tous ceux qui avaient écrit quelques chose sur l'Allemagne hitlérienne, le savait ». Le lieutenant Becker, chargé de la propagande et de l'information culturelle à la Feldkommandantur, fut averti de la présence de Rolland à Vézelay. Becker et Greve auraient rencontré Rolland une dizaine de fois (Rolland n'en mentionne que quatre). Là, Rolland étant coupé des informations et surtout privé de sa

bibliothèque et de ses papiers restés à Villeneuve, les deux officiers offrirent leurs services pour les rapatrier à travers la ligne de démarcation. Un déplacement de Rolland n'aurait eu aucune chance d'être autorisé et aurait attiré trop d'attention. La tâche de convoier ces documents fut impartie à sa sœur Madeleine – une très compétente et dévouée collaboratrice – pour laquelle les deux Allemands organisèrent un laissez-passer en zone libre d'où elle obtint au consulat suisse à Lyon un visa. A Villeneuve, elle brûla « un certain nombre de documents » compromettants en cas d'invasion de la Suisse<sup>13</sup>. Du côté suisse, deux amis, dont un avocat, organisèrent le transport de Villeneuve jusqu'à la gare de Sancoins en zone libre (service amical de D. Jacot et de Me Marot de Montreux). Greve eut l'audace de réquisitionner un camion de la Wehrmacht pour traverser la ligne de démarcation en déclarant les colis comme « Wehrmachtsgut » (propriété de la Wehrmacht) et les mener en lieu sûr. Ce procédé était très risqué, pas seulement pour les deux officiers, mais pour Rolland lui-même. Par la suite, sachant Rolland souffrant, ils lui procurèrent des denrées alimentaires en les prélevant sur les rations et les stocks du personnel de la Feldkommandantur ou sur les « fonds noirs et réserves utilisées pour « corrompre les gens dont on avait besoin ». L'envoi de ces colis fut continué après de départ de Greve de Nevers.

Après ces visites amicales à Vézelay, Greve et Becker furent mutés de leur poste de la Feldkommandantur de Nevers fin août 1941. Greve, qui semble avoir eu des racines familiales nordiques, fut transféré en Norvège où il aurait occupé un poste dans l'administration de l'occupation, une sorte de « préfet » à Stavanger (sans doute Ortskommandant). De là il se serait « réfugié » (ailleurs on parle de « désertion ») en Suède neutre en février 1943. A partir de là la correspondance continua par le truchement de la Croix Rouge suédoise et le CICR (p.1011). Greve aurait suggéré à l'Académie suédoise d'envoyer des colis alimentaires aux détenteurs de prix Nobel dans les pays occupés. Rolland fournit lui-même les noms et adresses des bénéficiaires potentiels. Pas tous ces colis atteignirent leurs destinataires, surtout à la fin de la guerre, à cause des bombardements et la désorganisation des transports.

Greve mentionne aussi le projet avorté d'une réédition de *Jean-Christophe* en allemand. Selon lui, le « ministère de la propagande nazi voulait tenter d'utiliser l'écrivain en lui faisant modifier certains passages et rédiger un appel contre l'Angleterre ». Becker et lui

10. La notion de race chez Rolland est encore celle, traditionnelle, du XIXe s., donc pas encore teintée de biologie et de déterminisme eugénique.

11. Je n'ai pas pu trouver le parcours de Greve dans les documents allemands : le fait qu'après la guerre il ait pris la nationalité suédoise (ou recouvré ses anciennes racines suédoises) n'a pas facilité la tâche. Si parmi les lecteurs quelqu'un saurait me guider, je lui en serais très obligé (j.p.meylan@me.com).

12. Greve dixit au journaliste. Greve exagère, mais effectivement, beaucoup pensaient qu'il se trouvait encore en Suisse.

13. En 1941 la menace d'une invasion allemande en Suisse était encore ressentie comme réelle, ce qui justifiait cette précaution. Dès 1943, après Stalingrad on s'y sentit soulagé et plus sûr.

en auraient averti Rolland et ensemble ils auraient décidé « d'envoyer aux autorités allemandes des certificats médicaux établis auprès de médecins français attestant que Romain Rolland était trop malade pour pouvoir écrire ». Par ailleurs, Becker fit disparaître une « liste de personnes suspectes destinée à la Gestapo et sauva ainsi plusieurs Nivernais ».

Au moment de prendre congé, Rolland aurait confié à Greve « Ayez confiance, ayez courage, 25 ans après ma mort, l'Europe sera réunie ». Greve fut arrêté par la Gestapo en Norvège pour la quatrième fois, puis il « déserta » en Suède, en février 1943. Greve apprit à Rolland la mort de son ami Stefan Zweig, mais celui-ci l'avait déjà entendu à la Radio suisse le 24 février 1942 (p.729). Il apprit aussi la fausse nouvelle de la mort de Rolland, diffusée en octobre 1943, mais il fut vite détrompé. 25 ans plus tard (avec le Marché commun européen effectivement réalisé) Greve retourna à Nevers pour y rencontrer à nouveau le professeur Thuillier qui avait travaillé pour l'administration allemande et qui devint un fervent historien de Rolland. Il est impossible de vérifier cette version du projet de la réédition allemande de *Jean-Christophe*, car Greve est la seule source disponible. Il est difficile de croire que Kiepenheuer ait sciemment voulu utiliser Rolland puisqu'il était réduit par le régime à ne publier que des classiques ou des traductions. Se serait-il prêté à un chantage ? Il est possible que le subterfuge de la soi-disant maladie de Rolland ait effectivement servi, mais il est improbable que Kiepenheuer ait été lui-même à l'origine de d'un marchandage de propagande.

#### « La répétition générale », fausse annonce de sa mort

Le 19 octobre 1943 Rolland apprend par un communiqué sa mort. Ce fut le Deutsches Nachrichten Büro (DNB), l'agence officielle allemande qui la diffusa en précisant que Rolland, résidait à Vézelay (ce qui surprit le large public), qu'il s'était retiré de toute activité politique et que, bien que surveillé, il n'était pas dans un camp de concentration. La nouvelle allemande fit plus de bruit que la version française et tira, à nouveau, au grand jour le nom de Rolland. Que l'on ait dû préciser que Rolland ne se trouvait pas dans un camp de concentration en dit long de ce que laissait présager le destin de Rolland, s'il n'avait pas tenu un profil bas pendant toute la guerre. L'écho fut énorme et Rolland se plut à « déguster » les commentaires et nécrologues. L'Argus de presse lui offrit de collectionner les articles parus. Ce fut une occasion pour tester la fidélité de ses propres amis et la lâcheté du monde littéraire. Parmi les échos positifs il note ceux du CICR (le délégué Dr. Morsier, ami du Dr. Frédéric Ferrière,

fils du Dr. Frédéric Ferrière, aîné, qui fonda l'Agence des prisonniers du CICR en 1914). Avec cette nouvelle lâchée, vite démentie, le grand public apprit où se trouvait Rolland, ce qui ne comportait pas seulement des avantages mais aussi des risques. Risque de mainmise allemande (car maintenant c'étaient les SS, le SD et la Gestapo qui firent la loi) ou, non moins dangereux, la peur de Rolland de se voir accusé de collaboration par la Résistance de plus en plus militante et active : « on se précipite dans les rangs de la résistance » et « je suis présenté comme collaborationniste, ayant reçu de nombreux officiers allemands. Il aurait reçu des « Allemands camouflés » (p.1015).

#### « Je me sens physiquement éloigné des juifs allemands »

Le parcours discret et avec peu de compromissions de Rolland entre 1940 et 1944 est entaché d'une certaine insensibilité, voire un manque de clairvoyance par rapport à la condition juive pendant ces années. C'est d'autant plus regrettable qu'il connaissait la politique des nazis et aurait dû être alerté au moment où l'occupant était dans son pays.

Antoinette Blum a étudié dans *Romain Rolland et la question juive*<sup>14</sup> son attitude à partir de son premier et bref mariage avec Clotilde Bréal, l'affaire Dreyfus jusqu'à la Seconde Guerre et a trouvé un Rolland écartelé entre plusieurs tendances, un personnage luttant en son fort intérieur entre un antisémitisme traditionnel sous-jacent, provenant de ses ressentiments contre l'entourage de la famille des Bréal (d'où ses incartades stéréotypes contre le monde de l'argent et du capitalisme) et sa fréquentation admirative pour un grand nombre d'intellectuels juifs de sa génération avec lesquels in entretint de profondes amitiés, dont aussi des Allemands (et l'Autrichien Stefan Zweig). D'autre part, en tant que républicain-laïque et antifasciste il s'engagea dans la lutte contre l'antisémitisme et prit publiquement position à cet effet à plusieurs reprises dans l'entre-deux-guerres.

Sous l'occupation allemande et avec les lois antisémites de Vichy, cette attitude déjà assez complexe devint inextricable. Le républicain en lui ne se démentit pas : il condamna toute action politique antisémite et admira, en juin 1942, « les lettres de Claudel et du chef de l'Eglise protestante, le pasteur Boegner, au grand rabbin de France, s'insurgeant contre les sévices »<sup>15</sup> conte les juifs sous le régime de Vichy. Mauriac l'aurait aussi fait, s'il ne s'était pas trouvé en zone occupée comme Rolland lui-même – ce qui explique aussi le silence de celui-ci. Cette attitude publique contraste avec cette courte séduction à laquelle

14. Mes remerciements à Antoinette Blum pour m'avoir éclairé au sujet de l'antisémitisme de Rolland. Voir Antoinette Blum, *Romain Rolland face à l'affaire Dreyfus*, dans *Relations internationales* 14, 1978, p.127-141; Romain Rolland dans *L'affaire Dreyfus d'A à Z*, Flammarion, 1994 et 2006, p.271-276; *Romain Rolland et la question juive*, Europe No 942, oct. 2007, p. 86-96.

15. Blum, *Romain Rolland et la question juive*, p. 93.

Rolland a brièvement cédé, en 1940 après l'effondrement, pour le « système hitlérien » et sa capacité d'unir l'Europe – un mouvement d'humeur et de dépit face à l'effondrement et l'avènement de Pétain.

Derrière ce Rolland conscient on perçoit, dans le *Journal de Vézelay 1938-1944* que la question juive préoccupe peu sa conscience morale et que ça et là pointe un fond d'antisémitisme charriant des stéréotypes à la Edouard Drumont. Il commente le 18 octobre le « statut des juifs » du 3 octobre 1940 comme « injuste et hostile » sans doute, mais « non-outrageant » (p.505) et souhaiterait que l'on ait prévu des exceptions pour des « élites et des services rendus ». Lors du second « statut des juifs » du 2 juin 1941 il note son « dégoût de cet antisémitisme » (comme s'il y en avait un meilleur ou un autre, p.627, souligné par moi). Lors de l'annonce du suicide de Zweig il s'apitoie un peu facilement du sort « atroce des juifs », pour continuer « Mais n'ont-ils pas appris, depuis deux millénaires, à le surmonter ? » (p.733).

Le recherche historique, française et allemande, se pose depuis quelques années la question : qui et quand a-t-on été informé de l'existence des camps d'extermination à l'Est (pas des camps de concentration, tout court, dont on connaissait l'existence)<sup>16</sup>. De Mme Castelot (compagne de l'ancien ami d'enfance de Rolland, le collaborationniste Alphonse de Chateaubriand, très pro-nazie et familière des milieux du parti allemand) il apprend, à Paris, en juin 1942, le destin réservé juifs allemands : « Mme Castelot nous confesse que tous les juifs et juives d'Allemagne, jusqu'à l'âge de 60 ans, sont envoyés dans des camps de travail en Pologne » (p.789). Et de fournir des détails sur leurs conditions atroces et la brutalité des traitements. On soupçonnait alors à peine que l'euphémisme « camps de travail » comprenait aussi des camps d'extermination. Chateaubriand et sa compagne restèrent amis avec Rolland malgré leur implication dans une collaboration étroite et furent une source d'information toujours actuelle sur les actions anti-juives. Le 2 janvier 1944 Rolland parle « d'exterminations méthodiques » (p.977) dans un passage d'une terrible lucidité sur la fureur destructrice de la guerre d'extermination. Il est donc au courant de l'ampleur et de la portée de l'extermination bien avant le « Français moyen », avant la libération.

Le fond de pensée antisémite sous-jacent réapparut néanmoins, même après la libération de Paris, dans un passage, rédigé le 18 novembre 1944, qui résume bien son attitude mais laisse le lecteur contemporain pantois si on tient compte de la date (p.1058)<sup>17</sup> :

*« Et j'ai beau être, au fond du cœur, un défenseur irréductible de la race juive persécutée, au*

*point de sacrifier à cette défense indignée toutes mes sympathies pour la vieille Allemagne et celles que je trouverais auprès d'elle, je me sens physiquement éloigné des juifs – particulièrement des juifs allemands. – Je n'en veux dire aucun mal ; mais ils sont d'une pâte trop différente ; et ce ne sont pas les meilleurs d'entre eux qui me paraissent le moins étrangers : tout est, chez eux, trop appuyé : leurs traits, leurs expressions, leurs sourires, leur attachement même, qui colle aux doigts, leurs intonations lourdes et soulignées, et je crains bien, leur âme charnelle, en son essence. J'ai eu tout au long de ma vie, bien des amis excellents parmi eux –, de ceux qui ont été les premiers champions de ma pensée. Et cependant, si proches que semblent s'emmêler nos feuilles et nos fleurs –, nos racines sont séparées par une cloison, qui n'est jamais ouverte. »*

### La curée

Fin 1943 les attentats et règlements de comptes se multiplièrent. Rolland note le manque de discipline des résistants et des bandes de maquisards, de leurs opérations hors-la-loi. Il craint les désordres de la libération. « sous le couvert de la 'libération' c'est la pègre des mauvais garçons qui règne » (p.974). Tout le premier semestre 1944 fut dominé par cette peur qui s'amplifia encore lors de la retraite des Allemands vers le nord – période particulièrement trouble. Paradoxalement, c'est au cours de la libération qu'il craint au plus la mainmise des USA. Son ancienne étiquette de « communiste » et sa conviction que l'URSS allait vaincre le protégea en 1944 : il fut ré-adopté par le PCF (comme en 1936) et levé sur le bouclier, notamment par Aragon. Il ne refusa pas de siéger dans le Conseil régional de la Libération. Rolland avait doucement atterri dans la Résistance. Le triomphe fut une sorte de réhabilitation peu avant sa mort, le 30 décembre 1944 – triomphe amer, car Marie Rolland dut apprendre que son fils Serge était mort au front, en 1941. Commence alors la fortune posthume de Rolland en Allemagne, Suisse et Autriche (et bien sûr en URSS) qui n'eut pas d'égal en France même.

### Une occupation sans compromission mais pas toujours clairvoyante

L'occupation ne changea rien à l'attitude fondamentale de Rolland envers l'Allemagne : le pays, ses habitants et sa culture – une relation importante, car il y eut un grand public de lecteurs fidèles. Le contraire aurait surpris. Le refus du nazisme, non plus, changea : le parti pris anti-fasciste était clair dès 1932. En 1938 déjà, Rolland s'était détaché du PCF et du communisme et sa loyauté républicaine resta inébranlable. Il n'eut aucune velléité pour le « pétainisme », mais resta

16. Ahlrich Meyer, *Das Wissen um Auschwitz*, Paderborn, 2010.

17. La vraie mesure de l'holocauste ne fut pas connue avant mai 1945, quand rentrèrent les rescapés.

à l'écart des mouvements de résistance, ignorait presque tout de De Gaulle et du rôle des Etats-Unis. Alors qu'il était assez bien renseigné malgré les circonstances dans ce Vézelay devenu un piège ou un cul-de-sac, Rolland résista à la collaboration culturelle « douce » selon le modèle d'Otto Abetz ou de la Propagandastaffel, alors que les Allemands auraient bien voulu l'instrumentaliser en tant qu'auteur de *Jean-Christophe*, l'œuvre (alors presque la seule) pour laquelle il était célèbre en Allemagne. Là, on avait soigneusement conservé l'image d'un Rolland « héros » pacifiste mais romantique, ami de la Weimar classique, et passé sous silence le républicain, révolutionnaire et anti-fasciste.

Le souci de Rolland de ne pas apparaître comme privilégié par l'occupant est constant : il craint la compromission et la connivence politique avec l'ennemi, mais ne refuse pas le dialogue. Finalement, sa « retraite du monde politique » a payé, même au prix d'une existence difficile en province, mais protégée par un environnement bienveillant et familial. Il tint le profil bas, ce qui lui profita après la libération.

A la mesure de son propre antifascisme et avec les informations dont il disposait, Rolland aurait dû se rendre compte que l'antisémitisme d'avant-guerre devait

aboutir, dans les conditions de l'occupation, sous un régime autoritaire et d'une guerre toujours plus totale à un désastre, une extermination systématique à l'échelle européenne. Son antisémitisme intime sous-jacent a sans doute troublé sa vue. Sa retraite du monde, ses crises de santé, de foi et l'isolement l'ont certainement affaibli au point de ne pas vouloir ou pouvoir réagir comme il l'aurait fait en temps de paix, lorsqu'il était un ténor de l'antifascisme et proférait des déclarations à qui le lui demandait. Malgré cela – et peut-être à cause de cela – Le Journal de Vézelay 1938-1944 est un document-clef de la littérature diariste du XXe, au même niveau que le *Journal* de Viktor Klemperer<sup>18</sup> qui écrivait à la même époque dans la clandestinité.

Comme Vercors dans *Le Silence de la mer*, Rolland garda ses distances par rapport aux Allemands qui croisèrent son chemin entre 1940 et 1944. Mais, contrairement à celui-ci – ou plutôt son héros fictif, le capitaine von Ebrennac, il ne refusa pas le dialogue.

octobre 2013

*Jean-Pierre Meylan. Bâle*

---

18. Viktor Klemperer avait été professeur de romanistique à Dresde et connaissait l'oeuvre de Rolland.